



PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

LES MÉMOIRES DE DIRK RASPE

Avant-propos de Julien Hervier



AVANT-PROPOS

Le plus beau roman de Drieu n'a pas la réputation que mérite sa force. Œuvre posthume, courageusement publiée par Pierre Andreu une vingtaine d'années après la fin de la guerre¹, alors que la mémoire de Drieu souffrait terriblement de son engagement dans la collaboration avec l'Allemagne hitlérienne, Dirk Raspe avait cependant fait l'objet d'une réception critique étonnamment élogieuse. En dépit de cet accueil positif, faut-il considérer que les erreurs politiques de son auteur ont nui à une plus large diffusion de l'œuvre, ou a-t-elle seulement payé le prix de son inachèvement ? Le lecteur de romans est souvent un amateur naïf, passionné en premier lieu par le déroulement de l'intrigue ; et l'absence de conclusion le laisse douloureusement sur sa faim. Combien sommes-nous à nous désoler que Dickens

¹ Le roman a d'abord été publié en trois livraisons dans *La Nouvelle Revue française*, en janvier, février et mars 1966 ; l'ensemble des quatre parties est ensuite sorti en volume dans la collection blanche, chez Gallimard, au printemps de 1966.

soit mort avant d'avoir terminé l'un de ses meilleurs romans, Le Mystère d'Edwin Drood ?

Cette déception n'est cependant pas de mise dans le cas de Dirk Raspe qui n'est pas un roman à suspense mais un récit fantasmé de la vie de Van Gogh : le lecteur sait d'avance que l'œuvre devait se terminer par le suicide du peintre.

Son inachèvement n'est pas non plus un handicap au niveau formel. Rares sont les minimales incohérences ou gaucheries que Drieu aurait sûrement éliminées à la relecture. Devant la densité somptueuse des quatre premières parties, on peut seulement déplorer que son suicide nous ait privés des trois dernières. Comme le Requiem de Mozart, Dirk Raspe est un chef d'œuvre interrompu par la mort, mais il ne demande aucunement à être revu ou complété : c'est un bloc compact et rugueux, un aérolithe énigmatique qui a sa propre cohérence.

LES CIRCONSTANCES DE LA COMPOSITION

Lorsque Drieu rédige Dirk Raspe, entre août 1944 et mars 1945, il est obligé de se cacher. Accablé en juin 1940 par la victoire foudroyante d'Hitler sur l'armée française, il a cru cette défaite définitive, tant elle lui paraissait l'aboutissement inéluctable des faiblesses et des compromis de la Troisième République. Il a cru que la seule solution viable était de collaborer avec le vainqueur, dans l'espoir qu'il aiderait son pays à se réformer et à retrouver un rôle à sa mesure dans le cadre d'une Europe unifiée, même si c'était sous hégémonie allemande. Soulagé que les Allemands ne cherchent pas comme en Pologne à éliminer l'élite intellectuelle de son pays, il a jugé qu'à son modeste niveau il pouvait contribuer à sa survie culturelle grâce à ses amitiés allemandes : pour protéger la pérennité des éditions Gallimard face à l'occupant, il a accepté d'assurer la direction de La Nouvelle Revue Française. Confronté à des difficultés insurmontables, il en a d'ailleurs interrompu la publication en juin 1943. Depuis la libération de Paris, il se sait

menacé : un mandat d'amener va être effectivement lancé contre lui. Après deux premières tentatives de suicide, manquées en août 1944 à la suite d'une étonnante série de hasards, il réussit la troisième le 16 mars 1945 à Paris, rue Saint Ferdinand, dans un appartement qui appartient à sa première femme, Colette Jéramec. C'est dans l'étrange suspens qui sépare ces « suicides » qu'il rédige son roman avec une facilité exceptionnelle.

Au cours de cette période, il se cache pour l'essentiel à la campagne, d'abord aux « Bouillons », non loin d'Orgeval, dans la maison d'une amie américaine, Noël Murphy, qu'il a aidée en 1942 à sortir d'un camp d'internement pour étrangers près de Vittel ; puis, à partir du 20 novembre 1944, dans une propriété agricole de 70 hectares, « Le Vivier », appartenant à Colette et située à Chartrettes en Seine-et-Marne. C'est sous la menace d'une dénonciation qu'il la quitte au début de mars 1945 pour se réfugier rue Saint Ferdinand.

Pendant tout le temps consacré à la rédaction du roman, il se trouve dans l'étrange situation d'un prisonnier libre de ses mouvements à condition de ne pas s'écarter de ses refuges campagnards. Il décrit ainsi dans son journal le cours de ses journées :

« J'écris les Mémoires de Dirk Raspe devant les débris d'un parc mutilé par un bûcheron hâtif. J'écris de quatre à huit pages, sans effort, sans avoir jamais relu ce qui précède. J'écris tout le roman sans me soucier de ce qui a été fait déjà : ainsi je peux peut-être obtenir le tâtonnement de la vie. D'ailleurs, ma mémoire dans cet ordre de choses est sûre. Je corrigerai trop, sans doute ensuite, comme d'habitude.

Je fends du bois au bûcher. Je déjeune : un seul plat et du café d'orge. Je fume et me promène dans ce bout de parc. Les arbres sont nus et je piétine un épais tapis de feuilles mortes et de lierre. [...]

Je remonte à trois heures, et je lis Pascal ou les Evangiles.

J'écris une étude sur la mythologie de Baudelaire². Depuis cinq heures, je lis quelque méchant roman ou de l'histoire. J'étudie les Bucoliques de Virgile. Je relis pour la nième fois les Commentaires de César : émotion patriotique, premier portrait de cette entité la Gaule, la France ».³

Dans cette grande maison vide, inconfortable et froide, il se trouve cependant placé dans des conditions exceptionnellement favorables à l'écriture, lui qui se plaignait de trop se laisser déranger dans son travail par ses femmes et ses rencontres mondaines ; parfois, il lui arrivait même de rompre tout contact avec la société pour aller se cloîtrer dans de petits hôtels modestes où il rédigeait ses romans dans la solitude. L'austérité de son mode de vie, les longues promenades à pied qu'il a tant aimées, surtout dans cette campagne que le froid et le mauvais temps dépouillent de tout charme bucolique superficiel, le dessein momentanément abandonné mais resté lancinant d'en finir avec la vie : tout favorise chez lui la concentration créatrice et la tendance à la méditation religieuse qui anime les dernières années de sa vie. Cela l'encourage à risquer une tentative totalement inédite dans son œuvre romanesque, dominée jusqu'ici par les personnages miroirs de la série des Gilles, tous proches de l'autobiographie plus ou moins transposée.

² « Note sur la doctrine religieuse de Baudelaire », publiée dans *Sur les écrivains*, Gallimard, 1964, p. 325-347.

³ *Journal 1939-1945*, 4 décembre 1944, Gallimard, 1992, p. 432 sq.

Les mémoires de Dirk Raspe

Première partie

Sur la petite pelouse qui s'étendait devant la façade de sa cure, le Rév. Richard Heywood promenait son regard bleu. L'herbe était congrûment aplatie, le jardinier, bien que pas payé depuis longtemps, avait passé le rouleau quelques jours auparavant. Toutefois, les pieds d'Osie et de Barny, qui faisaient un peu d'entraînement avant la reprise de la saison de football, avaient mis des éraflures. Le carré de gazon était bordé de hauts buissons taillés qui barraient la vue. Si le regard du pasteur se promenait sur la pelouse, était-ce pour jouir de la parfaite plénitude verte, ou pour y trouver des idées ? Il n'en cherchait pas ; il n'en avait jamais cherché. La préparation de ses sermons du dimanche, contrairement à la supposition de certains, n'avait jamais été pour lui un supplice. Autrefois, il écrivait tout ce qui lui venait en tête sans trop de dommage ; maintenant, les pensées qui le traversaient s'ensauvaient à peine venues. S'il en attrapait une et la mettait dans son sermon, elle semblait étrange, déconcertante, et les paroissiens baissaient le nez, feignant de s'endormir un peu. Le passage dans l'église de Saint-Giles, le dimanche, de certaines de ces réflexions sans tenant ni aboutissant avait été parfois un scandale ; à la sortie tout le monde chuchotait, et sa famille, effrayée, se serrait autour de lui. Mais lui n'avait remarqué rien d'anormal, ni chez lui ni chez les autres.

Maintenant, le Rév. Heywood avait renoncé à produire quoi

que ce fût par sa propre industrie et quand il était enfermé dans son petit bureau sombre, bourré de livres – peut-être lus autrefois – où la verdure de la pelouse entraît comme une eau lente et stagnait dans les coins, il ne faisait qu’attendre. Il attendait que l’heure passât, que sa femme Louise entrât avec son regard résigné, indulgent, amusé, et lui proposât de recopier son brouillon. Mais le brouillon, ce n’était que quelques lignes indéchiffrables, et Louise, habituée, transcrivait rapidement ce qu’elle avait déjà composé dans sa tête.

En chaire, Heywood le lisait tant bien que mal, avec un sans-
façon désarmant. Il ne faisait aucun effort pour cacher que ces phrases n’étaient pas de lui ; mais au contraire sa mimique avouait la découverte égayée ou attendrie qu’il faisait de la pensée de quelqu’un d’autre. Ses paroissiens s’en accommodaient doucement, sans protestations. Ils n’étaient pas grands clercs et ils attendaient dans un sermon des choses très simples et toujours pareilles, que Mrs. Heywood savait préparer aussi bien que quiconque ; ensuite ils avaient pitié du vieil homme. Ils savaient que si le conseil de la paroisse demandait son remplacement, ou bien il faudrait lui payer une pension, ou bien le mettre à la rue avec sa femme et les deux derniers de ses quatre fils qui ne gagnaient pas encore leur vie. Ils admiraient aussi Richard Heywood qui était beau, d’une beauté qui surprenait et retournait le cœur de chacun, d’une beauté d’adolescent. Parmi les boucles blanches de sa chevelure et de sa barbe ovale, on apercevait encore distinctement le visage apollinien qu’il avait eu à dix-huit ans et qui avait séduit les évêques et tant de femmes qui avaient rêvé le mariage avec lui.

Il était alors déjà rêveur et distrait, mais il savait un tant soit peu donner le change, et dans l’Eglise Etablie, qui du reste ne l’avait accepté que dans de pauvres paroisses de campagne, il s’était ménagé une sortie, un minimum d’existence convenable. Il avait fait un choix excellent en épousant Louise. Elle était laide et sans argent, mais elle était intelligente, d’une intelligence précise, toujours présente, qui était tout à fait nécessaire auprès d’un homme comme lui, délicieusement paresseux, beaucoup plus intéressé par l’entomologie et la botanique que par la théologie.

Il aimait Dieu dans la nature et ne semblait l'aimer que là. Jamais on ne l'avait entendu parler de Dieu, hors ses sermons, que dans les remarques insolites, obscures, qu'il jetait sur les paradoxes de la volonté dans la nature. Il ne semblait pas craindre ni reconnaître le caractère scabreux de ces propos, d'ailleurs par lui livrés au vent et sans doute aussitôt oubliés.

Mais cela maintenant, c'était aussi du passé. Richard Heywood ne regardait plus les fleurs et les papillons que de loin, de son regard bleu, presque blanc, où la lumière semblait de plus en plus diffuse, où les transparences se perdaient les unes dans les autres. Était-ce de l'eau, ce bleu, ou du ciel ? Plus limpide que de l'eau, plus frissonnant que le ciel. Le blanc des cheveux bouclés semblait fait du nuage le plus candide dans le ciel de printemps le plus impollué. Il était si haut, si droit, si vigoureux : ses membres ne semblaient déceler aucunement la fatigue de l'âge.

Ce jour-là, ce ne fut pas Louise qui entra, mais Robert, le fils aîné. Il était en vacances pour quelques jours à la cure.

« Eh bien, Papa, avez-vous fini ? »

- Pas du tout, mon fils. »

Il disait cela d'un ton jovial, satisfait ; il était incroyablement au-delà de tout respect humain. Robert le regardait avec le même regard bleu. Chez Robert, le bleu était comme trouble ; on pouvait penser que chez lui le bleu avait un fond. Il y avait aussi une étincelle mordante, dans ce bleu, qui était tout à fait absente dans le bleu du père.

« Si vous êtes trop en retard, Papa, voulez-vous que je vous aide ? »

- Si vous voulez, dit le vieux, avec une indifférence enjouée. Mais votre mère va venir.

- Je la trouve bien fatiguée, Maman. Elle est très occupée avec Osie, elle est en train de lui faire repasser son Homère. »

Le vieux se leva volontiers de son pupitre et vint à la fenêtre. Il plongea son regard bleu dans le vert de la pelouse, avec ni plus ni moins de liberté qu'auparavant, abandonnant à son fils la feuille blanche à peine entamée par quelques mots.

Robert regarda ces mots et secoua la tête. Il ne manifestait

ni commisération ni colère. On était tellement habitué dans la famille. Après un instant de réflexion, il se mit à écrire. Mais la besogne qu'il entreprenait n'était pas aussi commode qu'il croyait. D'abord il avait de la peine à discipliner sa nerveuse écriture en vue de la future lecture en chaire ; et, ensuite, c'était difficile de ne pas mettre dans le sermon de son père ce qu'il mettait dans les siens – car lui aussi était clergyman. Mais alors que son père l'était dans cette charmante, paisible, bourgeoise petite ville de province, lui l'était dans un faubourg ouvrier de Birmingham.

Il se lançait, puis s'arrêtait. Il s'arrêtait pour contenir à la fois le griffonnage qui se rétrécissait et se crispait et les pensées qui irrésistiblement allaient vers ce but qui était toujours devant ses yeux.

Le vieux Richard trouva le vert de la pelouse si attirant qu'il gagna la porte ; un instant après, Robert le vit errer auprès du massif de fleurs qui fermait la pelouse dans le fond. Il haussa à peine les épaules, mais, posant la plume, il leva les yeux sur les murs tapissés de livres poussiéreux. Comme tout cela était mort, sans signification : toute cette théologie, cette exégèse. Qu'est-ce que cela avait à faire avec la vie des hommes, avec la terrible vie des hommes dans les grandes villes, des hommes pauvres ? Eperonné par ce contraste, il se remit à écrire. Il écrivit jusqu'à ce que sa mère entrât.

Elle était laide, Louise, mais d'une laideur éclairée et vivante. La fine fatigue qui était sur sa figure et qui lui faisait souvent passer une main sagace sur des traits tirés, mettait dans ces traits sinon une régularité tardive et vaine, du moins une noblesse émouvante.

Elle regarda la plume et le papier entre les mains de son aîné.

« Mais vous êtes en vacances, Robert, ce n'est pas à vous de faire cela. J'en ai l'habitude.

- Oh ! maman, vous êtes si fatiguée. Allez vous occuper d'Osie : il en a besoin.

- Pauvre petit, je me demande s'il arrivera à passer cet examen ».

C'était un examen de repêchage, à la rentrée, à Oxford : Osie avait raté, selon son habitude, celui de juillet.

« Allez, Maman, cela m'amuse.

- J'ai peur que cela ne vous amuse que trop. Et que vous n'y mettiez des choses qui ne... seraient pas comprises dans la bouche de Papa.

- N'ayez pas peur. »

Elle voyait bien pourtant à l'empressement qu'il mettait à reprendre la plume qu'il était en train de s'emballer et d'oublier où il était. Il avait l'air si content qu'elle remit à plus tard de le décevoir ; elle alla rejoindre Osie, qui, profitant de son absence, s'était mis à sommeiller sur le canapé près de la cheminée. Il avait toujours sommeil. Elle reprit le livre et l'élève qui rouvrait les yeux parmi ses cheveux en désordre. Vautré sur le canapé, il se soulevait sur un coude et, sa tignasse châtaine heurtant contre le corset de sa mère, il lisait tant bien que mal dans le livre posé sur les genoux que couvrait une robe violette. Il lisait avec une affectation d'enfantillage, en agitant de façon grotesque son lourd menton en galoche.

« Allons, Osie, soyez sérieux.

- Oui, m'man. Mais Homère est un vieux raseur.

- Pas du tout. Si vous le connaissiez, vous ne diriez pas cela. »

Le vert de la pelouse entrainait dans le salon comme dans le bureau ; mais par les deux larges fenêtres affluait aussi beaucoup de ciel. Ce n'était pas une cave moussue, mais un lieu assez vaste et varié où la lumière pouvait jouer sur la poussière. De la poussière, il y en avait dans le salon comme dans toute la maison : Sybil, la servante, même si elle n'avait pas été paresseuse, n'aurait pu maîtriser tant d'espace ; surtout elle n'aurait pu venir à bout de l'esprit d'indifférence aux objets qui présidait aux gestes de toute la famille. Maison de licence où rien n'était enfermé, où tout traînait.

De chaque côté de la cheminée, en face des deux fenêtres, il y avait deux grands canapés fatigués, éculés, encombrés de vieux coussins défraîchis. Sur l'un ou l'autre, il y avait toujours Osie – ou Barny – sur le ventre ou sur le dos, qui essuyait ses pieds humides sur les étoffes, ruait en tous sens ou s'affalait soudain dans le sommeil.

Le soir, à ce court instant de repos, Louise occupait le coin d'un des sofas, et elle n'y prenait pas beaucoup de place, bien que

son étrange ventre sphérique et mobile se plaçât comme à côté d'elle : l'un de ses jeunes fils, l'enlaçant comme en ce moment Osie, tenait tout le reste de la place. Le vieux pasteur Richard errait d'une chaise à l'autre dans les coins reculés de la pièce. Sa présence se signalait par un long soupir, un petit sifflement ou un léger rot, qui n'avait rien de dégoûtant, qui était comme spirituel.

Les fils aînés encombraient peu les canapés. D'abord ils n'étaient presque jamais là ; il n'y avait que quelques jours dans les vacances comme en ce moment où tout le monde était réuni. Cyril, pas plus que Robert, ne s'attardait dans les coussins ; il demeurait le plus souvent dans sa chambre, toujours au travail. Il était difficile de travailler dans le presbytère. Dès que quelqu'un prétendait le faire, aussitôt Osie ou Barny arrivait et, pensant que c'était une feinte, s'empressait de l'empêcher.

Barny arriva. Descendant de bicyclette, ayant chaud, dans un grand bruit de gros souliers, il se jeta sur l'autre canapé. Aussitôt Osie, qui avait pourtant vingt ans, posa le menton sur le livre que tenait sa mère, le fit tomber à plat sur la robe violette, se mit à faire des mines et des grimaces à l'intention de son jeune frère.

« Regarde la tête de saint Jean-Baptiste posée sur son plateau. Tu as rapporté des chocolats ?

- Osie, s'écria Louise.

- Je mange un chocolat et je reviens à Homère. »

L'ingurgitation du chocolat fut l'occasion de nouvelles simagrées qui firent rire aux éclats Barny. Il se tordit même de rire, se roula dans les coussins. Barny était un excellent public pour Osie, c'était même son seul public, un public qui trompait et consolait Osie, futur acteur, futur raté des scènes de province. Qu'Osie fût un raté en toute prédestination ne faisait de doute pour personne, mais n'affligeait personne non plus dans la famille, même pas Louise qui se consolait en pensant que sur quatre fils on ne pouvait pas se plaindre si deux étaient pourvus de professions. Sans doute les deux derniers feraient toute leur vie semblant d'en avoir une. Est-ce que cela leur permettrait de manger ? C'était une question subsidiaire.

Au fond, seul l'aîné avait une profession satisfaisante, celle de son père. Et encore, comme le père, Robert faisait de sa profession

quelque chose d'inattendu. Si Richard avait surtout considéré Dieu dans les papillons qui sont en effet un des plus étranges aspects de son incompréhensible création, Robert ne voyait Dieu que dans les pauvres : il prenait certains mots au pied de la lettre, ce qui donnait à son zèle un aspect paradoxal et inquiétant.

Voyant qu'Osie avait envie de jouer avec Barney, Louise se leva et retourna au bureau. Robert avait écrit plusieurs pages et les relisait, Louise contempla un instant le jeune pasteur dans le bureau poussiéreux, mais assez confortable. Il était mieux là que dans son affreux petit bureau de Birmingham où il y avait si peu de livres, de pauvres petites chaises et un si maigre feu. Il était droit comme son père, beaucoup moins beau : les mêmes traits chez lui étaient non pas épaissis mais rudement virilisés, il lui manquait une dent au milieu de la bouche, qu'il ne voulait point faire remplacer.

Louise se méfiait et se mit à lire ce qu'avait écrit Robert. Le père avait choisi la parole du Sermon sur la Montagne : « Heureux les pauvres d'esprit... »

Sujet éminemment dangereux pour Robert, mais quel sujet n'était pas dangereux pour lui ? Il avait reçu des avertissements de l'évêque de Birmingham.

« Il ne faut pas croire que lorsque Jésus-Christ parle des pauvres d'esprit, il écarte la question gênante. Les pauvres d'esprit sont vraiment les pauvres, les gens mal nourris, mal vêtus, mal logés, traités comme des suspects. La pire pauvreté de ceux qui ont faim, n'est-ce pas le manque d'instruction ? »

Louise se passa la main sur la figure. Voilà qui scandaliserait, certes, avant tous autres, les pauvres de la paroisse, les petits employés qui habitaient une partie du quartier plutôt que les petits rentiers qui occupaient l'autre. Les pauvres de cette petite ville bourgeoise et tranquille n'avaient aucune considération pour la pauvreté et ils ne venaient pas à l'église pour y penser, mais pour l'oublier, au contraire.

Louise posa les feuilles, en hochant la tête.

« Robert ce n'est pas possible, pas possible du tout. Je le savais bien. Enfin, ce soir, j'arrangerai cela.

- Papa peut bien se permettre de dire cela. On est prêt à tout

entendre de lui. »

Robert sourit sans amertume ; Louise sourit avec fatigue.

« Tu n'as pas envie de voir tourner en ridicule tes idées, murmura-t-elle.

- Je n'avais pas pensé à cela. »

Avec quelle tranquillité elle appréciait l'effet des sermons du dimanche !

Cyril entra dans le bureau. Voyant les papiers dans les mains de sa mère, il s'écria :

« Oh ! Maman, vous l'avez déjà fait. Je venais vous proposer de le faire. »

Elle était aimée de ses fils, de tous ses fils. Mais ils étaient grands maintenant et les deux aînés vivaient chacun à sa manière, qui était née de la maison, et qui pourtant était étrangère à la maison. Le sermon de Cyril serait aussi impossible que celui de Robert, bien que tout autre.

« Non, mes enfants, non, ce n'est pas votre affaire. Je le referai cette nuit. J'ai l'habitude : je sais ce qu'il peut dire et ce qu'il ne peut pas dire. »

On avait sonné à la porte. Sybil, la femme de chambre – dont pour moi la vie était aussi intéressante que celle de tous les êtres du presbytère – vint chercher Louise : il y avait dans le salon des paroissiens qu'il fallait recevoir, qu'il fallait aider Richard à recevoir. Louise y alla. C'était pourquoi elle était fatiguée, il n'y avait pas que les sermons, mais les visites à recevoir et à rendre, les fêtes, les soins des malades, des vieillards, des enfants.

Robert et Cyril restèrent face à face. Ils évitaient cela depuis longtemps. Ils s'aimaient tendrement, tous les Heywood s'aimaient tendrement ; mais ils avaient pris des chemins si différents. Pour se retrouver, il aurait fallu rebrousser ces chemins ; sinon, on ne pouvait que se héler d'un chemin à l'autre, se crier de loin des mots incompréhensibles ou blessants. Leur tendresse maintenant consistait à feindre de s'oublier l'un l'autre.

Pourtant, aujourd'hui, ils étaient vis-à-vis. Ils étaient braves et soudain la ruse de leur tendresse pendant des mois, des années leur sembla lâche.

« Tu veux mettre du socialisme dans les sermons de Papa,

attaqua doucement Cyril, qui venait de jeter un coup d'œil sur le manuscrit.

- C'est plus fort que moi. Mais la chère vieille Maman a prévu le coup, elle a voulu le lire.

- Cela ne me choquerait pas, songea à haute voix Cyril, d'entendre des paroles socialistes dans la bouche de Papa. Parce que ce seraient tes paroles, et au fond tes paroles ne peuvent pas nous déconcerter dans la bouche de papa. »

Cyril avait aussi des yeux bleus, mais d'un bleu qui paraissait plus foncé, bien qu'aussi clair en fait que celui des autres Heywood, plus chaud, comme si le feu précis des prunelles de Louise leur eût été communiqué. Il avait le visage régulier du père, mais chaque trait en était fouillé délicatement. Sa parole était restreinte, précise.

« Moi aussi je suis clergyman !

- Tu es aussi étrange clergyman que Papa, d'une autre manière.

- Comment ?

- Tu es aussi étranger à l'Église d'Angleterre que papa. »

Cyril avait dit cela avec précaution, avec réticence ; il craignait d'éveiller la méfiance de Robert, en lui faisant trop de plaisir.

« D'une tout autre manière.

- Certes, mais aussi de la même manière. »

Robert regarda avec attention Cyril, et lui demanda soudain :

« Tu crois que la distraction de Papa est feinte ?

- Oh, maintenant, non ; mais autrefois, elle a dû l'être.

- Les papillons, les fleurs. S'est-il jamais regardé en face ?

- Non, mais... »

Cyril regarda à son tour Robert.

« Quoi ? demanda celui-ci.

- On peut se regarder dans la glace, et se tromper sur soi-même encore ; on ne se regarde jamais assez longtemps.

- Je ne comprends pas.

- Difficile à expliquer.

- Alors ne dis rien. »

Robert était très vif, très emporté ; Cyril aimait et craignait cela en lui ; il fut satisfait d'être convié au silence. Mais Robert était assez anxieusement curieux de ce que Cyril taisait ; son visage le

disait si bien que Cyril se crut obligé de reprendre :

« Tu te crois différent de Papa à cause de la politique, parce que tu es socialiste et que Papa ... ma foi, il n'a jamais pensé à cela : le fait qu'il vote conservateur ne prouve rien.

- Crois-tu ?

- Il n'a jamais réfléchi à ces questions. Au fond, il est aussi étranger au point de vue conservateur qu'au point de vue socialiste. Il est ailleurs, il a toujours été ailleurs.

- C'est impossible d'être ailleurs, quand on est chrétien.

- Il y a toujours eu des mystiques chrétiens pour qui la charité immédiate n'a jamais été la nécessité la plus pressante.

- Ce ne sont pas de vrais chrétiens. »

Cyril se décida à ne pas entrer en paroles dans cette discussion où, depuis quelques années, ils étaient par leurs actes et leurs œuvres. Il savait bien qu'il se dérobaient derrière son père, que Robert voulait l'atteindre derrière son père.

Un moment Robert accepta le silence ; sur un ton radouci, il reprit :

« Comment crois-tu que je ne suis pas si différent de papa ? »

Tout d'un coup Cyril fut pris de scrupules.

« Non, frère, après tout j'ai tort ; je suis tenté d'interpréter ta vie selon la mienne.

- Ça ne m'étonnerait pas. Eh bien, comment ?

- Non, je vais avoir l'air de te méconnaître, et je vais te blesser. »

Robert se détendait.

« Je suis déjà si blessé. »

Il ne voulait pas dire par lui, Cyril.

Ce cri rassura Cyril, le rapprocha.

« Ah ! Robert, ne crois pas que je t'ignore. Bien souvent je pense à toi, à ce que tu fais, à ce que tu veux, à ce que tu aimes – surtout à ce que tu aimes.

- Vraiment ? mais tu ne peux absolument pas te représenter...

- Mais si, crois-moi... Et alors, comprends ce que je vais te dire... Non, tu ne peux pas le comprendre... Enfin, bref, selon moi, si papa est hors de l'Église, par en haut, par les fleurs et les papillons, vers le ciel, toi, tu l'es par en bas, vers la terre, par les pauvres ... C'est ici que je vais te blesser : tes pauvres, ce sont tes

fleurs. »

Cyril s'arrêta : le mal était fait. Il avait été hypocrite ; il avait feint de ne pas vouloir faire le mal, mais il l'avait fait. Et pourtant il aurait voulu aller plus loin encore, crier : « Tu fuis l'Eglise et même Dieu dans tes pauvres comme lui dans ses fleurs. »

« Oui, tu me blesses. Non, tu ne me comprends pas. Les pauvres, mais c'est nous-mêmes, c'est nous-mêmes en Jésus-Christ. Tandis que les fleurs, les papillons...

- Pour François d'Assise, tout cela était un : les pauvres, les papillons, Jésus, Dieu.

- Je ne comprends rien à ces catholiques. Entre un homme et un papillon, pour moi, il n'y a pas d'hésitation possible. Que me font les papillons ? Tu es un esthète. Après tout, c'est toi le fils de papa : vous êtes des esthètes. Maman aussi. C'est pourquoi vous n'êtes pas chrétiens. C'est pourquoi maman ne veut pas que mes paroles soient dans la bouche de papa ; elle les sent trop déplacées, elle sent qu'elles seraient trahies par ses lèvres. »

Le bleu de ses yeux était froid.

« Est-ce que les papillons ne sont pas plus près de Dieu que les pauvres ? voulait crier Cyril. Et moi, préférant les papillons aux pauvres, ne suis-je pas plus près de Dieu que toi ?... » Pourquoi est-ce que je dis que c'est un bleu froid ? C'est un bleu chaud. Il y a en lui de l'amour comme en papa, comme en maman, comme en moi.

« Mettons que je n'ai rien dit, Robert. Avant que je l'aie dit, je n'y croyais plus guère, dit-il tout haut.

- Tu l'as dit, tu le penses. Tu crois que je suis plus socialiste que chrétien. »

L'œil bleu de Robert lança encore un rayon froid, puis s'éteignit sous la paupière.

« Moi aussi, je pense des choses de toi.

- Je sais.

- Oui, j'ai horreur de l'art. De cet art que tu adores. L'art c'est jouer avec la souffrance des autres.

- Avec ma souffrance d'abord. »

Cyril se renfermait dans un lent effort, pour se protéger intérieurement, pour recevoir sans colère la contre-attaque de

son frère.

Mais Robert n'était pas non plus sans maîtrise sur soi-même ; il remonta le courant jusqu'au point de se dire que son frère était un homme, que donc il méritait autant d'attention que les pauvres de Birmingham. La contrainte lui permit de rester au moins silencieux.

Cyril, encouragé, chercha une diversion.

« Nous parlons trop de Papa, pas assez de Maman. Elle aime chacun de nous comme tu aimes tes pauvres, et en même temps elle aime les poètes comme je les aime. Elle est le lien entre nous.

- Oui. »

Robert se courba, attendri. C'était l'heure du dîner : Sybil frappa sur le gong.

Je descendis pour le dîner.

Pour moi, je vivais dans cette maison comme une ombre. J'étais là et je n'étais pas là ; j'étais de la famille et je n'en étais pas.

Chacun des Heywood n'était-il pas pareil ? Non, il y avait chez eux une partie compacte, immobile qui était formée d'Osie et Barny – et de Louise par rapport à ces deux. La mère et ses enfants les plus charnels, ceux qui n'étaient que de la chair sortie de sa chair, ou plutôt de la viande sortie de sa chair. Oswald et Barnabe étaient le résultat du mariage, de la maternité dans ce qu'il a de certain : la multiplication de la viande, de la chair morte. Mais les théologiens nous assurent (aussi bien les matérialistes que les autres) qu'il y a toujours une promesse de chair, d'esprit dans la viande, à quelques générations près.

Osie et Barny représentaient ce qu'il y avait de plus misérable dans la vie de Louise, et bien sûr ce qui la touchait le plus. Cette femme était une âme, aussi une intelligence ; elle était de ces femmes qui ont de l'intelligence à force d'avoir de l'âme, et même par moments, elle avait de l'intelligence de la sorte qu'on a quand on n'a pas d'âme. Cette femme s'attendrissait sur ce qui était le moins elle-même mais qui signifiait le plus nûment sa maternité. Elle savait bien que ces deux-là avaient besoin de son indulgence, de sa charité. Mystère de la charité qui s'intéresse à la chair morte.

« La charité, voilà la charité, me disais-je. Et sans doute, Cyril se dit cela aussi. Ce mouvement aveugle – ou terriblement

lucide, terriblement intelligent, si elle se dit qu'elle ne s'attache qu'à un symbole – pour ce qui est le plus anonyme, le plus informe. L'injustice raffinée de s'occuper surtout d'un Osie quand on a mis au monde un Robert, un Cyril, tellement plus vulnérables, tellement plus pitoyables. C'est cette injustice qu'avec tant de passion Robert veut perpétrer dans son faubourg de Birmingham ».

Robert avait un grand prestige à mes yeux, comme aux yeux de Cyril. Il était pour nous deux l'être le plus invraisemblable, le plus incroyable, celui donc que nous souhaitions toucher, atteindre, pénétrer.

Pendant de longs moments, je m'étais attaché aussi fort que possible à Robert. J'étais allé le voir à Birmingham. Il venait de se marier. C'était un moment particulièrement dangereux et audacieux de sa vie ; il était inquiet et ardent. Sa femme était une jeune institutrice écossaise : il y avait peut-être des affinités de sang celtique entre lui et elle, car les Heywood avaient beaucoup de sang gallois. Il y avait aussi de grandes différences entre eux, mais Robert et Maud s'attachaient aux ressemblances ; le mythe qu'ils avaient adopté était celui de la ressemblance. Elle n'était pas de la même Eglise que lui, elle était presbytérienne ; elle avait été séduite par l'œil bleu, par le poil brun qui garantissait la réalité virile de la fureur évangélique socialiste fulminante dans l'œil bleu. Elle avait été élevée dans un milieu assez doucement bourgeois, à Edinburg, et la hideur de Birmingham était une rude épreuve.

Quand j'étais arrivé ils étaient en plein effort tous les deux : elle, pour s'adapter à lui, à son milieu ; lui, altéré et inquiété par sa présence. Ils étaient beaux et terribles à voir, lutteurs aimant la lutte. Par moments, j'étais tenté de trouver que tout cela leur était bien facile : ils étaient comme des poissons dans l'eau. Comme si les poissons étaient plus souvent à leur aise dans l'eau que nous les sommes dans l'air !

J'étais venu pour Robert, mais aussi pour les pauvres. J'aurais voulu savoir comment il se nourrissait des pauvres et comment eux se nourrissaient de lui. Au presbytère, il paraissait bien que Robert était plein d'eux, mais comment se faisait l'opération

dans son cours journalier ? Toucher, toucher, il me fallait toujours toucher ; pour moi n'étaient réelles que les choses que je touchais. Tout ce qui existe spirituellement pouvait être touché charnellement.

Robert allait dans les maisons ; il était beaucoup plus souvent dans les maisons des pauvres que dans son presbytère ou dans son église. Et pourtant ces deux lieux étaient leurs maisons aussi, aussi nues que les leurs. Le petit bureau de Robert était si pauvre !

« Les fauteuils et les livres, cela va ensemble », s'exclamat-il en me voyant frissonner.

Ce mot me perça le cœur ; ce mot devait aller loin dans mon cœur.

Il y avait un crucifix, une bible bien usée, quelques tracts de son groupement socialiste chrétien. Un peu de pharmacie, c'était cela qui meublait le plus le bureau. C'était cela que venaient chercher les pauvres, et non sans raison, car comment auraient-ils touché sa charité, son amour, si ce n'est dans ces pansements, ces remèdes ? C'était là tout son encens et sa myrrhe. Je remarquai cela d'une façon très consciente, malgré mon jeune âge, car j'étais souvent entré dans les églises catholiques : ma grand-mère les aimait, m'y promenait souvent à La Haye. Calviniste, elle y regardait tout avec une curiosité gourmande et méfiante : elle avait beaucoup séjourné en Italie et en Espagne.

J'allais avec Robert dans les maisons des pauvres. Nul ne les a jamais décrites et nul ne les décrira jamais. Les artistes, romanciers ou peintres, sont à jamais séparés des pauvres, car ils embellissent tout ce qu'ils touchent, ils transfigurent ; or, rien chez les pauvres ne peut être transmué. Si cela est transmué dans les yeux d'un pauvre, ce pauvre n'est plus pauvre : c'est déjà un privilégié – un privilégié qui peut souffrir plus que les autres et plus jouir.

C'était cela que Robert avait voulu exprimer dans le sermon de Richard. Les pauvres sont des pauvres d'esprit : ils ne savent pas, ils ne peuvent pas savoir ce qu'il y a dans l'esprit, le pouvoir de transfiguration de l'esprit. (Mais alors comment le royaume peut-il leur être donné ? S'il ne leur est pas donné actuellement, il ne leur sera jamais donné. Ceci est dit partout dans l'Évangile de Jean : le royaume est donné dès maintenant, ou n'est jamais

donné.)

Je savais ce que Cyril pensait : « Robert, tu t'occupes des pauvres, tu prétends te remplir de leur pauvreté ; mais tu n'es pas, tu ne seras jamais un pauvre, car tout est transfiguré à tes yeux. »

Pendant les visites où je l'accompagnais, j'observais anxieusement Robert. En dépit de mes efforts, ma curiosité devait ressortir de façon indiscreète, brutalement indiscreète, blessante. Maud, la femme de Robert, la ressentait violemment, elle faisait un grand effort sur elle-même pour me la pardonner. Sans doute, la ressentait-elle elle-même.

Quelque chose de rare se produisait : Robert entrait vraiment dans l'âme de ces pauvres chez qui nous étions. On voyait qu'il y était déjà entré, car à son apparition un souvenir scintillait dans leurs yeux, c'était comme une heureuse blessure, ruisselante de baumes, qui se rouvrait. Tout est possible dans l'âme humaine, elle est à tout instant susceptible de tous les changements, on peut faire surgir le bonheur au milieu du désespoir. Ce sont là des opérations qui sont faciles à ceux qui comme Robert sont touchés par la grâce et possèdent le pouvoir de transfiguration. Oui, il entrait dans l'âme de ces pauvres, mais y restait-il ? S'il n'y restait pas, ne faisait-il pas autre chose que de les distraire un moment, comme aurait fait un clown ? Et peut-être si Cyril leur avait dit des vers, bien choisis, aurait-il obtenu le même résultat ? Où était la différence entre Cyril et Robert ? Il était impossible de le dire, mais je la sentais fortement. Et c'était tout à l'avantage de Robert. Je sentais ainsi, non seulement quand j'étais avec Robert, mais aussi la moitié du temps que j'étais avec Cyril. Je ne sentais jamais si bien la force de cette préférence que dans les moments où je me révoltais contre elle. L'avantage de Robert me semblait celui-ci : s'il ne demeurait pas tout le temps aussi intense et aussi magique chez les pauvres, du moins eux demeureraient en lui sans cesse. Il était hanté, habité par eux. Rien en lui ne pouvait les chasser. S'il aimait avec passion Maud, s'il avait pour moi quelque intérêt, c'était parce qu'il voyait en nous des pauvres. Maud et moi nous étions des orphelins, nous étions des exilés, avant de le connaître privés de révélation. Ce qui le hérissait sans doute devant Cyril, c'était que celui-ci se croyait riche, comblé ; il ne souffrait pas

d'être plus pauvre que les pauvres.

J'étais comme une ombre dans cette maison ; je n'y étais que pendant les vacances, car le reste de l'année j'étais pensionnaire dans une high school. Depuis toujours, j'aimais horriblement le silence et la solitude. Je ne pouvais guère atteindre les Heywood plus qu'ils ne pouvaient m'atteindre. Personne ne pouvait parler au vieux pasteur, bien que lui parlât à chacun. Il nous adressait la parole au détour d'un couloir ou d'une allée, mais ne disait rien qui ne fût une façon d'é luder toute conversation. Avec quel air merveilleusement distrait, savourant son indifférence comme un délice, il nous décochait les plus plates balivernes. Pendant les repas il abondait en nouvelles à la main et en calembours qui faisaient grincer des dents même Barny, pourtant fort amateur.

Avec Robert et Cyril, il fallait ou se taire ou en venir à l'essentiel : pendant longtemps je m'étais tenu à distance, nullement désireux de serrer de près l'essentiel avec des mots, préférant le sentir en moi comme un être fabuleux et confus. D'ailleurs, ils n'étaient jamais là. Restaient Osie et Barny : quelquefois je croyais que c'étaient des animaux et je me jetais entre eux pour jouer et me rouler dans l'herbe, mais il fallait bien constater que c'étaient plutôt d'horribles enfants, qui cherchaient à singer d'horribles grandes personnes tout à fait inconnues de moi ; elles étaient monstrueusement inexistantes, formées avec les photos et les on-dit des journaux, composées d'acteurs et de joueurs de cricket. Ils y ajoutaient même quelques enfants riches de la ville qui n'étaient guère reconnaissables.

Certes, il y avait Louise. Mais elle était si occupée et si fatiguée : il lui fallait administrer la maison et la paroisse. Tout cela allait de travers parce qu'elle était si lasse, parce qu'elle avait tellement mal au ventre, et parce que tout cela l'ennuyait à mourir. Elle mourait à petit feu, et ne s'interrompait que rarement. Alors elle se rappelait les poètes que son père lui avait fait aimer comme les seuls êtres vivants ; mais ils s'étaient éloignés de son cœur. Jamais elle n'avait pu en parler à son mari, qui se mettait à siffloter ou lui faisait un enfant ou lui assurait avec une sournoise gaieté que les papillons étaient les seules métaphores admissibles dans l'univers de son drôle de Dieu. Je ne sais même pas si elle avait jamais pu

en parler beaucoup à Cyril, qui pourtant était le seul avec moi à remuer Shelley, Keats, Browning, Swinburne, dans la poussière des étagères. Ils étaient tous là dans le salon, dans le couloir. En passant, Louise les regardait, mais elle ne les touchait plus jamais, me semblait-il ; elle était trop fatiguée.

Moi, je les prenais et je les laissais. Ils me tombaient vite des mains. Une page ; oui, une page, c'est merveilleux, une page écrite par un homme dans le souffle d'une journée. Mais plus d'une page ? Comment un homme peut-il écrire plus d'une page dans sa vie ? Et surtout comment un homme peut-il lire plus d'une page d'un autre homme ? Car bientôt on voit cet homme s'empêtrer dans soi-même, se répéter, s'exploiter, s'ennuyer avec soi-même ou s'habituer à soi-même.

Et pourtant, par la suite...

En ce sens, j'avais horreur de la littérature et par là je comprenais l'horreur que pouvait en avoir Robert. Si j'aimais, comme Cyril, la poésie, ce qui est tout autre chose que le reste, on aurait pu croire, à me voir laisser choir les livres, que je ne l'aimais pas. J'ai vécu pourtant de ces quelques vers, surpris entre deux bâillements.

J'avais autre chose à faire qu'à attraper les fuyants Heywood, je dessinais. C'était un jeu d'enfance qui s'était perpétué jusque dans mon adolescence ; j'en étais assez honteux. Par moments du moins, il me semblait que cela me ravalait à l'infantilisme d'Osie et de Barny, comme une autre façon de faire des grimaces. Je ne pensais pas cela tout le temps ; il y avait des moments où j'étais ému par la force du plaisir qui entraînait en moi, où je sentais peser en moi une sorte de gravité qui ne pouvait être désavouée. Mais alors, quand je comparais la force de ces sensations intimes à la faiblesse de ce qui restait sur le papier, un peu de temps après que mon crayon avait passé, je me détournais, je lâchais tout. Alors, je me disais : voilà, j'abandonne des images que me propose mon crayon comme celles que me proposent les poètes ; je suis un type perdu comme le vieux Richard. Ou bien tout cela est sans intérêt, tout cela s'anéantit dans le feu de l'amour. Il n'y a que l'amour non pas des papillons, des fleurs, ou des poèmes – ni Richard, ni Louise, ni Cyril mais l'amour des hommes – Robert, et cet amour

couve en moi.

Robert me poignait. Et pourtant, il y avait aussi Cyril. Cyril avait été à Oxford. Et c'était le seul pour qui cela eût pris une signification. Qu'avait bien pu faire Richard à Oxford, autrefois ? Il avait été un de ces beaux jeunes hommes ambigus dont on ne sait s'ils sont des animaux ou des dieux, qui paissent sur l'herbe verte. Il y a en eux le génie taciturne et énigmatique d'une race, aussi bien tentée par le rêve que par l'action et qui, tout au long des années de la paresse, de l'irremplaçable paresse, se flatte à la ressemblance secrète entre l'un et l'autre.

Cyril semblait avoir la main d'un poète, c'est-à-dire qu'il pouvait mettre beaucoup d'habileté et de persévérance à la poursuite et à la capture du rêve. Mais il y avait en lui plutôt les éléments de réussite d'un poète que ses éléments d'inspiration. Je sentais cela confusément, et cela m'amenait à en vouloir à la vieille Louise ; après tout elle était la fille d'un professeur, et en Cyril elle avait engendré un professeur. J'avais eu dès l'abord une répulsion instinctive pour les professeurs. Ils m'expliquaient tout comme de vieux enfants qui auraient transformé en manie ordonnée, consciemment destructrice, le geste des premières années qui dans le ventre de la poupée ou du cheval de bois cherche non pas le mystère vivant mais la mort du mystère.

Cyril avait quelque chose de sec qui me faisait frissonner ; et pourtant il n'en était pas toujours ainsi ; quelquefois toute sa sécheresse semblait emportée. Il m'emmenait dans le fond du jardin, me lisait un poème de Keats, et me montrait un entier ravissement. Alors, il me semblait y avoir en lui un amour plus simple, plus précis, moins égaré dans les illusions, qu'en Robert. Il s'aimait lui-même, il aimait en lui-même quelque chose de parfaitement net, de défini ; il ne se trompait pas. Il aimait en lui-même le meilleur de lui-même ; il n'allait pas le chercher chez les autres comme Robert chez les pauvres.

Il n'y avait pas que les pauvres, il y avait les femmes. Je pensais souvent que c'était la même chose, à cause de Sybil.

Sybil, pour moi, faisait contraste avec tous les Heywood ; elle était dans la maison ce qui n'était pas les Heywood. Je songeais à m'attacher à elle pour me défendre contre les Heywood, me

croyant menacé par eux, car dans ce temps-là je ne savais pas que rien ni personne ne pouvait m'atteindre, m'altérer. Il faut être vieux, pour savoir qu'on n'a jamais été, qu'on n'a jamais pu être que soi-même – horrible et magnifique, minérale impunité. Dans la maison, elle était étrangère comme moi j'étais étranger. Elle était la seule bonne de la maison. On aurait pu craindre que tant de chambres à balayer, tant de plats à préparer ne l'accablèrent. Mais non, une rigoureuse méfiance, un dédain passionné l'avait protégée du plus loin. Elle travaillait beaucoup, mais elle ne mettait jamais la dernière main à aucune besogne, de façon qu'à tout instant fût marquée son intention de rester étrangère à son travail. Elle haïssait son travail en sorte qu'elle en faisait l'amertume de six jours de la semaine : elle chérissait son plaisir qu'elle croyait trouver le septième, qu'elle ne trouvait pas, mais qu'elle prétendait avoir trouvé. Sa vie était un enfer où elle était reine. Ainsi elle est bien notre sœur à tous ; car tous, riches ou pauvres, privilégiés ou déshérités, ceux qui sont visités par la grâce et ceux qui le sont par la malédiction, tous nous refusons la vie. Mais il y a ceux qui comme Sybil la refusent dans un vif mouvement de conscience, avec une netteté injurieuse – et les autres.

Sybil avait une bonne raison à cette attitude déterminée : elle était jeune et si elle n'avait pas été défigurée dès son enfance par la misère, l'ignorance, la malpropreté, l'inconséquence de ceux qui veulent être heureux et qui ne font rien pour l'être, elle aurait été belle. Elle le savait. Je le savais.

Elle n'était pas très grande, mais élancée et gracile. C'était à peine si ses épaules étaient un peu rabattues et arrondies. Ses pieds et ses mains n'étaient pas trop gros, ses attaches point trop renforcées. Elle était brune comme savent être brunes les femmes de ces pays, avec la peau blanche et les yeux gris. La fatalité de sa condition ne se révélait guère d'une façon irrémédiable que dans ses dents qui étaient toutes gâtées. Elle ne semblait pas le savoir, car cela était peu rare autour d'elle et elle ne savait rien de ce qui la séparait inexorablement de ce qu'elle désirait.

Elle ne voulait pas tant être jeune, belle, heureuse qu'être une dame. Elle voulait ce qui se montrait au-dessus d'elle. Elle avait

un amoureux. Cela n'était pas tant pour elle en fait une promesse qu'une compensation. Mais elle voulait y voir une promesse. Elle rêvait vaguement qu'il deviendrait riche et que par lui elle deviendrait une dame. Pourtant, il n'y avait aucune chance que cet employé de chemins de fer cessât d'être ce qu'il était. En tout cas, il devait l'épouser et cela est tout pour une femme. Une fois mariée, elle voit le but de sa destinée, mais déjà la plus grosse part de son énergie est dissipée et souvent il n'en reste assez que pour les larmes, les regrets, les rages.

Pour moi, Sybil rayonnait ; dans la maison Heywood, dans le presbytère, elle représentait toute la vie du dehors, inconnue, mystérieuse, poignante, blessante, pressentie. Je la désirais et mon désir allait bien au-delà d'elle, comme le sien allait au-delà de ce qu'elle semblait uniquement désirer. Forcené, je désirais une forcenée. Elle ne me regardait pas, et je la regardais à peine. J'aurais voulu non seulement la toucher, mais la chiffonner, la froisser, la ravager. J'aurais voulu lui faire du bien, et, au-delà, du mal. J'aurais voulu la blesser, non pas la tuer ; la guérir pour la blesser encore. J'avais une envie furieuse d'entrer dans sa vie bien plus que dans son corps, et bien plus dans son cœur que dans sa vie. Mais quoi, j'étais infiniment timide, impuissant, abject.

Je ne la regardais pas, à peine. Voyait-elle mon regard ? Oui, mais elle ne le sentait pas ; elle était dans son rêve, ce rêve qui s'était laissé capter dans son contraire, dans cet employé qui ne serait jamais chef de gare.

Certes, j'étais laid, je l'étais déjà comme je l'ai été toute ma jeunesse ; même en vieillissant je ne cesse pas de l'être. Mais ce n'était pas tant la laideur qui me liait devant la première femme qui s'est trouvée sur mon chemin, que ce chant de sauvagerie dont je me suis charmé dès le premier jour. Moi aussi, je refusais la vie, en tout cas cet aspect de la vie qu'elle représentait ; tout en la désirant, je la refusais exactement ; j'étais révolté et fasciné par ce refus que je sentais en moi comme en elle. Elle était ma sœur, elle était la femme digne de l'homme – deux fous, ces deux forcenés, qui veulent tout et qui ne veulent rien. Je plaignais et je choyais sa saleté, cette pourriture de ses dents, qu'elle avait voulue de toute éternité, pour se priver de tout à jamais. Je la

choyais pour son enfer, promesse et garantie du mien. Oh, je savais, je pressentais que je convoiterais toujours un être à la bouche pourrie et que je rôderais toujours, sans jamais y toucher, autour de ces seins frêles, gracieux, jamais lavés, dont chacun était suspendu sous une aisselle qui se complaisait dans une sueur et dans une senteur condamnées.

Les dents de Sybil me faisaient longuement songer à ce trou dans la bouche de Robert, à la dent blême à côté de ce trou. J'ai aimé toute laideur avec une soumission entière pour la beauté. C'est pourquoi l'image de Robert à Birmingham avait tant de pouvoir sur moi, lui qui avait élu toute la laideur du monde. Ne l'éclairais-je pas, moi aussi ? Devant la beauté, infinie, inépuisablement fuyante, ne serait-ce pas la meilleure, la seule issue que de se rabattre sur la laideur, de s'enfoncer profondément dans ce monde si expressivement, si aigûment creusé dans tous ses plis, où sans cesse la beauté surgit pour s'échapper, pour se dissiper à nos yeux et à nos mains ?

Quand je consumais deux heures de stupéfaction, de torpeur, d'agonie intense et immobile, à me représenter minutieusement les beautés défaites de la jeune cuisinière, je ne doutais pas que j'entrais dans le destin de Robert, que je m'engageais dans sa suite. Alors, au moment de faire un pas sur lequel je ne pourrais revenir, effrayé, soudain visité par la tentation inverse, je me retournais vers Cyril.

Robert n'avait plus de chambre dans le presbytère, il venait trop rarement et pour trop peu de temps ; en tout cas je n'ai aucun souvenir de sa chambre. Pourtant, lui et Maud devaient bien coucher quelque part. Aucune possession, même fugitive, ne pouvait prendre forme autour de Robert – et de Maud, par force, bien que celle-ci eût été différente avant de le connaître. Regrettait-elle son ancien état ? Oui, par brefs instants déchirants.

Pendant les longues absences de Cyril, nul n'aurait eu l'idée de déranger l'air qu'on respirait dans sa chambre, ou plutôt que lui y respirait et qui ne pouvait être respiré par personne d'autre. Un lit étroit, d'une étroitesse affectée et dérisoire, quelques gravures, quelques livres et une pauvre étoffe qui appelait un orient

inaccessible. Moi, j'entrais quelquefois un bref instant dans cette chambre quand il n'était pas là et j'y dérobaï en un clin d'œil de quoi nourrir ma longue méditation où souvent tout était remis en question.

Quand il était là, il savait que j'avais envie d'entrer, et de loin en loin il m'admettait. Il savait comme cela était grave pour moi. Il savait ce que de m'asseoir sur le lit étroit et de regarder les livres, les livres qui avaient décidé de sa vie, balançait en moi d'autres possibilités. Il savait comment cela contrepesait Birmingham.

Il vint un moment où les deux frères surent que j'étais le lieu qu'avait élu leur profonde querelle.

Robert m'enveloppait dans un rapide regard, dédaignait et réprouvait d'entrer dans mes replis, et attendait de me saisir tout entier dans mon intention dernière. Je serais cette intention, qui me jetterait en lui, ou je ne serais rien, car il avait choisi à jamais pour les autres comme pour lui-même. Cyril se promenait, musait doucement et gravement dans mon détail, épousait tout le méandre de mon hésitation, et m'assurait d'être à la fois dans ce que je n'étais pas et dans ce que je ne pouvais ne pas être. Son regard était un aigu, inévitable compagnon, un témoin irrécusable et pourtant infiniment discret, autant qu'on pouvait le désirer dérobé, à jamais muet si je voulais.

Il voyait mon regard de convoitise sur ses livres ; il n'avait pas besoin de voir mon regard de convoitise sur Sybil, car ce regard, au-delà de Sybil, revenait vers ces livres qui disaient la volupté, l'amertume dans la volupté, l'esprit se fortifiant au sein de l'amertume.

Il y eut un scandale, à peine perceptible dans cette maison où aucun scandale ne pouvait s'imposer à la destruction générale.

On trouva de mes dessins. Non pas que je les cachesse, mais à peine tracés à la dérobée dans mes longues journées de solitude, dans les champs ou à la maison dans le salon désert, dans ces moments rares et bénis où tout le monde était absent et où je savais que seulement Sybil était dans sa cuisine, ne faisant rien, fixe, sale, rêvant furieusement et consumant les ampleurs de son rêve dans l'attente absurde, désespérée de l'heure du rendez-vous avec

l'employé des chemins de fer, à peine tracés je les enfouissais dans les recoins de la maison où tant de choses gisaient embrouillées et où personne ne songeait jamais à repêcher quoi que ce fût. On savait que je dessinais, mais sans doute était-ce grimace, dérision comme les ébaudissements d'Osie et de Barny. Nous étions tous des enfants barbouilleurs et gâcheurs. Tout le monde se perdait dans cette maison. Les uns étaient partis, ceux qui étaient encore là avaient renoncé depuis longtemps à tout ce qui est admis et reconnu par autrui. Osie était un pauvre mime, Barny ne serait jamais que le spectateur d'un pauvre mime. Richard, le vieux Richard, feignait depuis des années la stupeur de la vieillesse et de la mort. La mort ! Richard perpétuait une telle dissimulation qu'on pouvait croire, si on se prêtait à son spectacle, que la mort dure plus d'une seconde et que cette expression sur le visage des morts est autre chose qu'une concession à l'idée irréfléchie que veulent s'en faire les vivants. Louise feignait avec un acharnement diabolique l'abandon à toutes les petites besognes qui grignotent l'éternel dans chaque jour. S'il y avait du démon dans cette maison, il n'était qu'en elle. En avait-elle légué quelque chose à Robert ? On aurait pu le croire quelquefois : Maud le croyait, dans des moments de révolte contre sa folie de détruire toute possession autour de lui et d'elle, quand il lui retirait l'argent d'une robe pourtant vraiment indispensable – elle allait être nue – pour donner encore aux pauvres. Louise ne voulait même pas une minute ouvrir un poète qui attendait là sur le rayon poussiéreux de la bibliothèque. Quel regard elle jetait parfois en passant sur cette poussière ! Osie et Barny représentaient hideusement l'abandon de la vie qu'avaient fait leur père et leur mère. Alors, chacun pensait que moi aussi je me perdais, et qu'au lieu d'étudier quoi que ce fût, je gribouillais, gâchais du papier.

Pourtant, un jour, le vieux Richard – n'aurait-il pas fallu dire le jeune Richard ? – alla droit à une de mes cachettes et, le soir après le dîner, il fourrageait ma plus récente série en vrac dans le recoin d'un fauteuil, sans les regarder. Alors Louise alla les prendre et s'asseyant dans un des canapés, près du petit feu de charbon, elle les regarda. Robert les regarda aussi. C'était pendant ce congé où il avait voulu faire le sermon de son père. De loin, Cyril frémit.

Il y avait de tout dans ces dessins ; il y avait des choses et il y avait des êtres. Distinction absurde, inepte, que je n'ai jamais sentie et à laquelle obscurément dans ces copies timides je me refusais déjà, je crois. Mais là n'était pas la question ; que valaient ces dessins ? Sans doute rien ; certainement rien. Il y avait plus de figures que de paysages. Les figures c'étaient des souvenirs de Birmingham ou des silhouettes croquées dans la campagne, des figures de pauvres. Étaient-ce les pauvres de Robert ?

La vue de ces dessins provoqua un malaise. Louise aimait la poésie, les arts ; mais elle était de ces bonnes gens qui ne peuvent admettre un ouvrage que déjà assimilé par d'autres. Il faut que les autres le leur donnent, l'ayant déjà accepté. Pour eux, un artiste, c'est quelqu'un de déjà fait, qui leur vient d'un monde inconnu et révérend, ce ne peut être quelqu'un d'entre eux, quelqu'un qui naît. Ces dessins étaient très faibles, remplis d'une faiblesse, d'une timidité pitoyables. Ils dirent que c'était faible. C'est cela qui aurait dû leur plaire, les rassurer. Après tout, il y avait peut-être dans ces dessins une pointe de vie, quelque chose d'insolite, d'inquiétant. Par exemple, cette prédilection pour les pauvres, cette obsession des pauvres. Étaient-ce les pauvres de Robert ? Celui-ci ne les reconnaissait pas. Il ne pouvait pas plus reconnaître la pauvreté surgissant dans l'art, que Louise ne pouvait reconnaître la vie surgissant dans l'art.

Ils avaient le droit, le devoir de les condamner. Il y a quelque chose de fort, de nécessaire, de sacré, dans cette méfiance des hommes devant l'apparition de l'art. Cette apparition n'est bien souvent qu'une vaine allusion, une prétention infirme. Et l'art, c'est une menace autant qu'un danger pour la vie. Ils étaient la vie. Devant ce danger, eux qui s'étaient tant démis de la vie, redevenaient la vie. Et moi, je n'étais qu'une faiblesse haletante, convulsée, qui diminuait la vie en croyant l'augmenter.

... Louise, Robert, défendaient-ils vraiment la vie en me condamnant ? Je suis sûr que si j'avais eu un faux talent, ils auraient acquiescé ; ils y auraient trouvé un charme superficiel, caressant, rassurant. Dans la maison, il y avait quelques méchants tableaux, de fades reproductions d'œuvres préraphaélites : Louise et Robert les approuvaient. Robert s'attendrissait aussi sur une

gravure de la main d'un disciple de Ruskin qui représentait, avec l'élégance du faux réalisme sentimental, des pauvres. Il y reconnaissait ses pauvres, alors que c'était le contraire de ses pauvres, la version conventionnelle, hypocrite que les bourgeois donnent de la pauvreté – tout ce dont il avait horreur.

Moi aussi, j'admiraais cette gravure : j'y reconnaissais la vie, la pauvreté ; et je m'étais donné un mal de chien, de pauvre chien, pour en imiter les déplorables moyens mensongers.

« Je ne vois pas. Hum ! je ne vois pas, murmurait Louise.

- Voyons. Non, je ne vois pas. Je ne vois pas l'intérêt. Pourquoi... ? Pourquoi perdre son temps... »

Ils les tournaient, les retournaient, les laissaient tomber les uns après les autres. Bientôt, ils n'en eurent plus dans les mains.

Le vieux Richard ne regardait pas. Il semblait ignorer totalement que c'était lui qui les avait apportés. Je le regardais, il ignorait mon regard. Il avait eu une intention et maintenant il sifflait, regardant le mur. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Je l'avais toujours soupçonné ; mais maintenant, il n'y avait plus aucun doute : il n'était pas absent, il était présent, de quelque manière... Énigmatique, ténébreux peut-être. Ou bien, au contraire... ? Pourquoi ne regardait-il pas ? Pourquoi n'intervenait-il pas ? J'avais envie de l'évoquer.

Les dessins étaient faibles, je le savais bien : cela me rendait muet, immobile.

Robert et Louise ne semblaient pas remarquer le rôle que Richard jouait dans l'affaire : ils avaient l'habitude de ne pas tenir compte de lui. Et pourtant eux aussi le soupçonnaient de quelque arrière-existence.

Osie et Barny n'étaient pas là : ils étaient allés à un cirque ambulante qui campait à l'autre bout de la ville. Osie avait pénétré dans les coulisses et était familier du premier clown de la troupe.

Cyril restait à l'écart. Il regardait de loin les dessins, mais ne se levait pas pour venir les prendre. Il semblait craindre qu'on les lui passât, il ne tournait pas la tête vers moi. Sans doute, craignait-il ce qui était, qu'ils fussent très faibles. Mais il craignait plus que cela.